

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Lettres d'un Solitaire III. Pro Defunctis

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 289-292

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Lettres d'un Solitaire

III. *Pro Defunctis*

Monsieur,

Deux novembre... Les morts... La fête des morts...
La mort...

Il semble que de pareils mots devraient se suffire à eux-mêmes. Ils sont si terriblement pleins de pensée, ils débordent d'une si effroyable émotion qu'un plus ample discours sur le sujet devrait paraître parfaitement ridicule. Mais l'oubli et l'ingratitude sont tellement de l'homme ; tous, vous, moi, vos amis et vos ennemis, les miens, l'inconnu qui passe en ce moment sous vos fenêtres et le mélomane qui, dans l'appartement voisin, essaye une valse sur son piston tandis que je médite sur la mort, tous nous sommes tellement muflés, Monsieur !... Aux mots les plus chargés de larmes, il faut encore un commentaire pour nous déterminer à l'avare pitié qu'une fois l'an — et sur commande, Monsieur, sur commande ! — nous accordons à nos morts.

Ce serait d'ailleurs d'une âme irrémédiablement quelconque d'invoquer, pour excuser ici un trop complet oubli, les plates préoccupations de la vie de chaque jour. L'indulgence est inépuisable pour les fautes du sentiment Il est toutefois assez logique que les plus indulgents aient le pardon moins facile pour la dureté du cœur...

Le premier écrivain catholique de ce temps a écrit ceci :

« Il n'y a rien de plus grand que de mendier.

Dieu mendie. Les Anges mendient. Les Rois, les Prophètes et les Saints mendient.

Les Morts mendient.

Tout ce qui est dans la Gloire et dans la Lumière mendie »¹

Vous y songerez, Monsieur, — et je vous serais obligé de me dire si vous savez beaucoup de pensées d'une égale profondeur. Mais n'en considérez quant à présent que ce seul détail : « Les Morts mendient ».

De fait, il est trop évident, à la réflexion, et *trop juste*, qu'ils mendient, eux aussi.

Car enfin, par quel unique privilège échapperaient-ils à la loi qui, des obscurités de la vie végétale aux banalités des relations humaines, régit toute création ? L'imploration est partout... Le chrysanthème qui fleurit votre jardin d'automne et que vous déposerez demain sur quelque tombe très chère demande son éclat au rayonnement du jour ; le Prince humilie sa gloire devant le conseiller dont il interroge l'expérience ; je demande au travail le pain qui me nourrit ; Faust, rassasié de science et ivre de néant, sollicite du Tentateur le prodige qui lui rendra ses vingt ans... Tout le phénomène du Cosmos se fonde sur ce principe essentiel d'une irréductible solidarité ; la dépendance est universelle ; l'imploration est partout — et les morts ne *demanderaient* pas?.. « Tout ce qui est dans la Gloire et dans la Lumière mendie » — et les morts ne *mendieraient* pas ?.. Vraiment, l'iniquité serait trop grande...

1) LÉON BLOY. *Le Mendiant ingrat*.

Mais alors... Ah ! la terrible et consolante chose ! Nos morts « mendient » et nous pouvons « donner » à nos morts...

Un jour, nous avons pensé qu'entre nous et le père que nous aimions d'un amour si profond et si fort ou la gentille petite sœur que nous gâtions avec tant d'empressement ou la noble épouse dont la tendresse illuminait notre route, nous avons pensé qu'entre nous et ceux que nous pleurions tout était rompu désormais... Ou du moins le lien dont nous parle notre sublime *Credo* nous paraissait si lointain... Et alors nous avons hurlé de révolte ou bien, plus misérables encore, nous nous sommes tus longtemps, tout à coup stupides devant l'immensité de notre impuissance. Mais voici qu'une foi plus attentive nous montre nos morts en réalité tout près de nous et nous tendant leurs pauvres mains tremblantes de supplication... Au surplus, peut-être, Monsieur, avez-vous connu vous-même la douleur, plus grande que toutes les douleurs, de pleurer votre mère : combien pâle alors vous paraîtrait tout ce que je vous pourrais dire de la joie de prier pour ceux dont nous ne verrons plus le sourire, dont nous n'entendrons plus la voix ici-bas.

Et puis, il y a tous les adieux dont nous semons nos chemins... L'adieu !... Monsieur, avez-vous assez vécu déjà pour en sentir la poignante mélancolie, si étrangement éparse en ces jours d'extrême automne ? Ah ! ce regret, cette crainte, que connaissent les meilleurs d'entre nous, de n'avoir point aimé assez, ni d'un cœur assez pur, ceux dont la présence enchantait nos rapides instants...

Mais non, la mort n'a rien rompu, la mort n'a rien brisé : elle fait seulement plus détachée, plus haute, la joie de « donner ».

Si du reste elle n'est certes pas de trop pour ceux qui demeurent, la ressource de cette dernière communion par-delà la tombe l'est sans doute moins encore pour ceux qui sont partis, quoi qu'on puisse prétendre.

Oh ! je sais bien que de vastes génies, voire même de parfaits imbéciles, se sont trouvés pour célébrer, pour magnifier la Mort. Chateaubriand nous parle de la mort dans une langue toute gonflée de sève. Et pour nous dire la suprême désolation Victor Hugo — qui est décidément en même temps qu'un poète immense un bien amusant philosophe — Victor Hugo, ivre de son verbe, accumule, entasse toutes les images de la vie, et les plus éclatantes...

Des mots, Monsieur, des mots !... Fichez-vous des mots, car la réalité est plus simple. La mort ? Un rôle horrible, le premier travail de la décomposition, une fosse profonde — six pieds environ, Monsieur —, la solitude et le froid du cimetière, une putréfaction innommable et le silence du tombeau .. *en attendant la Résurrection.*

Monsieur, prions pour nos morts.

Le Solitaire.